Titre : **220ème REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection Jean-Luc DRON**
Référence : **LIBRAIRIE CHAPELOT** **PARIS** **sd**	Transcripteur : **Jean-Luc DRON** Date : **2010**

Ancestramil

CAMPAGNE 1914-1918

HISTORIQUE

DU

220e RÉGIMENT

D'INFANTERIE

Ancestramil

LIBRAIRIE CHAPELOT

PARIS

Ancestramil

LA CONSTITUTION DU RÉGIMENT

Du 2 août au 11 août 1914, le 220e régiment d'infanterie se constitue à Marmande sous le commandement du lieutenant-colonel **PELE.**
Le régiment reçoit dans ses rangs les gradés et les hommes des plus anciennes classes de la réserve, tous originaires de la subdivision de région de Marmande.
Il est encadré par les chefs de bataillon et par les capitaines du cadre complémentaire du 20e régiment d'infanterie, par des lieutenants et sous-lieutenants de réserve, ayant pour la plupart fait leur instruction au 20e, et par un certain nombre de sous-officiers rengagés puisés dans le régiment.
Le 220e est formé à deux bataillons : le 5e, commandé par le chef de bataillon **DEVILLE**, et le 6e sous les ordres du commandant **SCHLINGER.**
Le régiment quitte Marmande en deux trains, dans la nuit du 11 au 12 août, et débarque le 14 à Suippes, point de concentration de la 133e brigade (67e division).

COMBAT D'ETON

Le régiment quitte Suippes le 16 août et, après avoir traversé Sainte-Menehould, a franchi l'Argonne au passage des Islettes, atteint le 18 Nixéville et Blercourt, à proximité de Verdun.

Le 21, le régiment se remet en marche, traverse Verdun et s'arrête le soir à Hautecourt et à Broville, à l'est de la place. Le bruit du canon, déjà assez rapproché, apporte à tous la conviction que le moment n'est pas éloigné où le 220e va à son tour être engagé.

Le 22, dans l'après-midi, les compagnies du 5e bataillon, stationnées à la ferme Broville, quittent ce cantonnement pour se rendre à Herméville.
« Le déplacement s'effectue normalement ; mais à peine installés, un ordre d'alerte assigne de se porter immédiatement dans la direction de Warcq, où probablement de nouveaux ordres arriveront. »
« A Warcq, sans savoir ce qui se passe encore, nous revenons sur nos pas et traversons Etain. La nuit est déjà tombée ; le régiment chemine lentement sur la route de Longwy avec, devant les yeux, un tableau dont tous les présents se rappellent en frémissant. »
« Devant nous, sur les côtes de Moselle, de nombreux incendies illuminent l'horizon et font comprendre que dans cette région si tranquille il y a quelques jours encore, des barbares sont passés, semant sur leur route désert et mort. »
« Nous croisons depuis quelques instants déjà de braves paysans qui, emportant tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, se sont pressés pour fuir devant l'envahisseur. Ici, c'est le spectacle d'un jeune enfant qui, plus grand que ses frères et sœurs, les conduit par la main, pendant que les parents mènent les plus beaux chevaux ou les plus belles vaches qu'ils n'ont pas voulu abandonner ; là, c'est une voiture, poussée quelquefois par des vieillards, qui s'en va lentement, emportant vers des régions plus calmes soit un infirme, soit du linge. Nos cœurs déjà serrés se serrent encore davantage lorsque de longues files de blessés (les premiers que nous voyons) nous apparaissent et nous fournissent à la hâte les premiers renseignements que nous comprenons à peine. Le spectacle est donc des plus tristes ; les projecteurs de Verdun qui, de temps en temps, viennent encore nous le préciser davantage, le rendent encore plus

terrifiant. Aussi, c'est dans le silence le plus profond que nous continuons notre marche et arrivons en pleine nuit à la ferme Longeau où nous bivouaquons. » (Lieutenant Pelet.)

Le 23 août, le régiment reste sur place. Il occupe la vaste croupe 232 et ses abords, au nord-est d'Etain, entre les routes d'Etain - Longuyon, Etain - Briey et se couvre par des avant-postes fournis par le 5e bataillon.
Ces avant-postes établissent leur ligne de surveillance à la lisière Est des Bois communaux et surveillent les directions d'Affleville, Aix et Gondrecourt.
Une deuxième ligne est formée par la 21e compagnie aux fermes de Sébastopol et de Plaisance, par la 23e compagnie et la 2e section de mitrailleuses retranchées sur la croupe 232.
Les 22e et 24e compagnies, avec le drapeau, sont en réserve à la ferme Longeau, où se trouve également la C. H. B.

LE COMBAT

Le 24 août, à 8 heures, deux reconnaissances sont envoyées sur Ammermont et Affleville.
A 9 h 30, la première de ces reconnaissances signale une forte colonne ennemie se dirigeant de Norroy-le-Sec sur Joudreville.
A 11 heures, l'artillerie ennemie ouvre le feu sur la lisière sud-est des Bois communaux.
A midi, les troupes aux avant-postes voient les premiers éléments ennemis déboucher sur les pentes, descendant de Norroy-le-Sec vers Aix. Peu après l'action s'engage sur tout le front. L'infanterie allemande progresse par petites fractions ; à chacun de leurs bonds, celles-ci sont accueillies par des rafales nourries des compagnies en ligne.
A proximité de la réserve, le lieutenant-colonel **PELE,** les mains derrière le dos, se tient très calme, sur la route d'Etain à Longuyon, cependant que les obus de 77 et de 105 éclatent sur la chaussée et hachent les peupliers qui bordent la route. Il donne l'ordre à la 22e compagnie et à un peloton de la 24e d'aller renforcer la ligne de résistance Sébastopol - cote 232. Ces unités ne peuvent atteindre cette ligne qu'en certains points, tellement est intense le feu de l'ennemi.
Elles doivent d'ailleurs faire face à d'importantes fractions adverses qui, grâce au terrain couvert et accidenté, ont réussi à tourner par le Sud le dispositif de combat pris par le régiment. Leur nombre leur permettant de ne pas tenir compte des lourdes pertes que leur occasionne notre feu, les Boches poussent toujours de l'avant et s'emparent de la ferme Longeau.
Entre 15 et 18 heures, le lieutenant-colonel **PELE** n'a plus en réserve qu'un peloton de la 24e compagnie avec la garde du drapeau. Au moment où il fait déployer le drapeau et donne l'ordre de charger les ennemis qui débouchent de la ferme Longeau, il est mortellement atteint par un obus. Le calme absolu et le mépris complet du danger dont il fit preuve en ces tragiques circonstances valurent à sa mémoire cette belle citation à l'Ordre de l'armée, en date du 3 février 191 5 :

PELÉ, lieutenant-colonel au 220e régiment d'infanterie :
« *A montré au combat du 24 août les plus belles qualités de bravoure, d'énergie et de sang-froid. A été mortellement atteint au moment où il faisait déployer le drapeau de son régiment pour lancer une contre-attaque.* »
Vers quinze heures, peu d'instants avant sa mort, le lieutenant-colonel **PELE,** se rendant compte de la situation critique de ses éléments avancés, avait envoyé au 5e bataillon l'ordre de repli.
Il était hélas, déjà trop tard : lorsque le 5e bataillon, se dirigeant sur la ferme Longeau, arrive à la lisière ouest des bois de Saulx, il trouve la ferme déjà occupée par l'ennemi et, en essayant

de se frayer un passage plus au nord pour rejoindre le 6e bataillon qui s'était porté vers le bois Le Pénard, il essuie les plus lourdes pertes.
Quelques fractions échappent à l'étreinte de l'ennemi ; elles se dirigent vers Amel et prennent position au sud du village, face à la ferme Longeau.
Le combat continue jusqu'à la nuit ; le mouvement de repli s'effectue alors dans la direction de Senon.
Cependant, les éléments du 6e bataillon, sous la protection de la 2e section de mitrailleuses qui resta, en place la dernière, s'étaient repliés sur la lisière nord-est du bois de Tilly, puis sur la croupe du bois Le Pénard où, renforcés de quelques fractions du 214e, ils résistèrent jusqu'à la nuit.
L'obscurité faite, le commandant Schlinger donna l'ordre de repli. Les survivants du 6e bataillon, entourant le drapeau, allèrent s'établir sur la crête 224, à deux kilomètres à l'est de Gincrey et y passèrent la nuit au bivouac, en liaison à droite avec la 72e division.

Le lendemain 25 août, soit douze jours après son départ de Marmande, le 220e avait reçu dans des circonstances très difficiles un terrible baptême du feu. Ses soldats, soudainement arrachés peu de temps auparavant aux paisibles travaux des champs, jetés sans artillerie sous les coups d'un ennemi, d'un effectif très supérieur et appuyé par un grand nombre de canons et de mitrailleuses, furent héroïques. Durant de longues heures, ils restèrent impassibles sous les rafales de fer, défendant jusqu'à la limite des forces humaines les positions confiées à leur honneur. Lorsqu'enfin l'ordre de retraite arriva, ils se retirèrent pas à pas, faisant par leurs feux bien ajustés payer très cher à l'ennemi chaque pouce de terrain cédé.
Aussi les survivants, malgré l'amertume du mouvement de retraite, malgré la pensée émue donnée à tant de camarades tombés, pouvaient-ils marcher la tête haute : au delà du possible, ils avaient accompli leur devoir.

Les pertes étaient terribles : le lieutenant-colonel **PELE**, le commandant **DEVILLE**, les capitaines **ORLIAC** et **VILLAUME,** les lieutenants **PUECH, MAUMEY, SCHOENFELD, DUCOURRECH de RAQUINE, SIMON, AUBERT, LORMEAU** et **FEYRET** sont tués ou disparus ; les capitaines **GUETRON, PLOQUET** et **BERDUCOU** ; les lieutenants **MONTLOUP, FELICITE, CRIVELLI** et **LAFFERRIERE** sont blessés ; soit au total, plus de la moitié des officiers du régiment.

665 sous-officiers, caporaux et soldats tués, blessés ou disparus portaient à plus du tiers de l'effectif les pertes de la troupe.

Le régiment, réduit à 1100 hommes, ne forme plus qu'un bataillon.

Le capitaine GUETRON est cité à l'Ordre de l'armée.
« *Belle attitude au feu, au combat du 24 août, où il a reçu cinq blessures.* »

DOMPCEVRIN

Le 26 août, le régiment quitte la région d'Ornes, traverse la Meuse à Verdun et vient cantonner à Landrecourt, puis le lendemain prend la direction de Saint-Mihiel par la rive gauche de la Meuse et s'arrête à Dompcevrin. Le 220e fait alors partie de la réserve de l'armée de Castelnau qui tient tête à l'ennemi et l'arrête sur le Grand Couronné de Nancy ; le régiment n'a pas à intervenir dans le combat.

SAMOCNEUX

Puis en deux étapes, le 220e regagne la région d'Ornes, cantonne le 30 à Vaux-devant-Damloup et le 31 à Samogneux, après avoir passé la journée sur la cote 344 en halte gardée et y avoir subi de nombreuses rafales d'artillerie.

Le 1er septembre, les 65e et 67e divisions devant attaquer la lisière sud du bois de Consenvoye, la 133e brigade, formant réserve, prend un dispositif de combat à l'est de Samogneux ; le bataillon du 220e est en troisième ligne. La brigade n'est d'ailleurs pas appelée à s'engager.
« Dans la journée, nous assistons aux attaques répétées du 165e régiment d'infanterie en direction du bois et des 259e et 288e régiment d'infanterie. Au soir ces attaques étaient restées vaines, l'Allemand étant déjà solidement retranché en lisière sud du bois de Consenvoye. Nous battons en retraite en nous dirigeant vers la vallée de la Meuse. Ce mouvement exécuté sous un tir très intense de l'artillerie ennemie devient de plus en plus pénible. Enfin après être arrivés sur les bords du canal, que nous suivons, nous respirons un peu ; l'Allemand, qui croit que nous avons traversé le canal et la Meuse, arrose très copieusement les bois situés de l'autre côté, dans la direction de Forges. » (Lieutenant Pellet.)

GENICOURT

Puis le 220e est de nouveau appelé au sud de Verdun et cantonne, du 3 au 5 septembre, à Génicourt.
Le lieutenant-colonel **DINAUX** prend le commandement du régiment.

LES COMBATS D'OSCHES ET D'IPPÉCOURT

Le 5 septembre, le régiment quitte Génicourt et prend place à Tilly-sur-Meuse dans le gros de la colonne de division qui se porte à Courouvre, par Woimbey. Il cantonne à Tillombois et à Lahaymeix.

Du 6 au 9 septembre, allait se dérouler une série d'engagements connus sous le nom de combats d'Osches et d 'Ippécourt. Il s'agissait d'arrêter et de refouler l'aile gauche des armées ennemies qui, de la Somme à la Meuse, se ruaient vers le sud. Cette aile, après avoir largement débordé Verdun par l'ouest, tentait d'atteindre la région de Saint-Mihiel et là, de donner la main à des troupes assaillantes qui seraient venues de la Woëvre ; l'encerclement de Verdun aurait ainsi été parachevé.
Le 6, le régiment quitte ses cantonnements à 4 heures et se porte par Courouvre à Souilly ; il fait partie du dispositif de marche d'approche de la division.

PREMIÈRE ATTAQUE D'IPPECOURT

A 13 heures, le régiment reçoit l'ordre de se porter à la lisière nord des bois entre Osches et la Cousance et d'attaquer sur Ippécourt en liaison avec le 211e au nord. Il atteint à 14 heures la lisière des bois, après avoir dû déployer une compagnie à l'entrée pour répondre à des feux venus du sud-ouest.

Ancestramil

Sur le mamelon Osches - Ippécourt, il déploie successivement trois compagnies (22e, 21e, 23e), fait quelques bonds, est pris sous le feu de mitrailleuses invisibles et, après avoir prolongé son effort durant deux heures et fait sous le feu un ravitaillement en munitions, il bat en retraite sur Souilly dans un ordre parfait. Il recueille des éléments des 259e, 240e et 214e régiments d'infanterie.
Le régiment, encadré par le 214e et le 211e, se fortifie sur la croupe nord-est de Souilly et y bivouaque. Aucun ravitaillement ne parvient.

Durant cette rude journée, l'ennemi n'a cédé que peu de terrain, mais sa marche en avant a du moins été définitivement arrêtée. La lutte a été dure et sanglante : le régiment déplore la mort du commandant **SCHLINGER**, le capitaine **CAPXIR** blessé, et le lieutenant **LABARDIN** sont disparus ; le capitaine **BERDUCOU** et le lieutenant **GUILLET** sont blessés. Les pertes de la troupe (**306 tués, blessés ou disparus**) représentent plus du quart de l'effectif déjà si réduit du régiment.

L'adjudant BEZ est cité à l'Ordre de l'armée :
« *Très belle attitude au feu au combat du 6 septembre. Blessé grièvement.* »

DEUXIÈME ATTAQUE D'IPPÉCOURT

Le lendemain, 7 septembre, le 220e est envoyé au sud de la Cousance pour attaquer Ippécourt par la croupe de Saint-André et assurer la liaison avec la 75e division d'infanterie à sa gauche. A peine arrivé vers la Fontaine, à l'ouest de Souilly, il entre dans la zone battue par l'artillerie lourde, se disperse en formation d'approche large et s'arrête pour laisser passer une division coloniale qui se replie par la route.
Il stoppe longtemps, attendant la reprise du mouvement par la 75e division d'infanterie et se porte en avant, à 10 h 30 par la route de Saint-André. A 11 heures il sort du bois de Gosse-Haute et est aussitôt balayé par l'artillerie. Il se déploie sous des rafales violentes qu'il subit pendant quatre heures.
A 15 heures il reçoit l'ordre de rejoindre la brigade à Osches où il se rend en contournant le bois par Souilly. Il s'installe au bivouac à 20 heures. Pour la première fois depuis l'avant-veille, un ravitaillement parvient à minuit.

Au cours de cette journée de combat, le feu de l'artillerie a causé de nombreuses pertes dans les rangs du 220e. Le sous-lieutenant **DEROURE** a été tué.

TROISIÈME ATTAQUE D'IPPÉCOURT

Le 8 septembre, la 133e brigade soutient la 75e division d'infanterie qui tente une nouvelle attaque sur Ippécourt, par les bois de Fer et Batinvaux. Durant sa progression, le régiment rencontre de nombreux cadavres, témoins de l'acharnement de la lutte. Le soir, la brigade revient bivouaquer à Osches.

Le 9, le régiment porte deux compagnies au bois de Fer, deux au bois de Battinvaux et, renforcé par une compagnie du génie, travaille à l'organisation d'une position défensive. Il est encadré à droite par le 214e, à gauche par le 211e ; le 288e est en réserve. Durant la journée et une partie de la nuit, les positions sont violemment bombardées.

Argonnaute

Le 10 septembre, la 67e division d'infanterie se dirige sur Pierrefitte par une marche forcée, afin de sortir du cercle d'investissement éventuel de Verdun.

COUROUVRE

Puis, jusqu'au 13, le 220e, alors passé en réserve de la 3e armée, stationne à Courouvre.
Entre temps, il a été renforcé par deux compagnies venues du dépôt du 209e régiment d'infanterie. L'arrivée de ce renfort lui permet de se reconstituer à deux bataillons, commandés respectivement par le capitaine **ETCHATS** et le chef de bataillon **VALENTIN**, qui vient d'être affecté au régiment.

FRONT DE VERDUN

La tentative d'encerclement de Verdun ayant échoué par suite de la victoire de la Marne, le 220e est appelé de nouveau à coopérer à la défense des avancées de la place, d'abord dans La région d'Ancemont, le 13 septembre, puis dans celle de Hautecourt, Broville, Dieppe, du 14 au 20.

LES HAUTS DE MEUSE

COMBAT DE LA TRANCHÉE DE GALONNE

Le 21 septembre au matin, le 220e est appelé précipitamment vers le sud, car les Allemands ont réussi à prendre-pied sur les côtes de Meuse, dans la région d'Hattonchatel et il s'agit de les arrêter coûte que coûte, pour que la tentative d'encerclement de Verdun, échouée par la rive gauche de la Meuse, n'aille pas maintenant réussir par la rive droite.
Dès le fort du Rozelier, le 220e, tête de colonne de la brigade, prend la formation de marche et s'engage dans la tranchée de Calonne. Il doit aller occuper la croupe 334, au sud-ouest de Saint-Remy.
A 12 h 50, les éclaireurs montés annoncent que Saint-Rémy est occupé par l'ennemi.
A 13 h 20, le bataillon Etchats se porte sur la lisière des bois à l'est de la tranchée de Calonne, face à Saint-Rémy, sa gauche appuyée à la transversale Saint-Remy - Vaux-les-Palameix ; la 21e compagnie à cheval sur la tranchée, face au sud-est. Le bataillon **JEGOU** se porte à gauche du bataillon Etchats, face à Saint-Remy, laissant une compagnie en réserve dans la tranchée nord-ouest du carrefour tranchée transversale Vaux-Saint-Remy. Le 211e est en arrière du 220e ; le 214e est sur la route Saint-Rémy - Mouilly, face au nord et face à Saint-Rémy.
Les fractions qui sortent de la lisière du bois pour progresser dans la direction de Saint-Rémy, sont accueillies par un feu violent de l'artillerie allemande de la cote 378 (nord-ouest de Saint-Rémy).
A 16 heures, des forces ennemies assez considérables s'infiltrent dans les bois est et ouest de la tranchée. Une très vive action s'engage ; la 21e compagnie, débordée, subit des pertes sérieuses et bat en retraite ; ce mouvement oblige à replier la ligne sur la transversale où elle est renforcée par la compagnie de réserve.
« *Un soldat, dont j'ai oublié le nom, descend crânement plusieurs Boches à leur passage dans une éclaircie. Il refuse de s'abriter dans la crainte de perdre l'occasion de continuer à descendre du Boche ; il continue, bien en vue, à genou sur la route, à descendre tout ennemi*

Amicalement

qui traverse l'éclaircie. Il tombe bientôt, frappé d'une balle au front. » (Trait rapporté par le lieutenant Baudichon.)
A la tombée de la nuit, la section de mitrailleuses placée au carrefour tranchée de Calonne - route de Vaux à Saint-Rémy exécute un tir très meurtrier sur une colonne par quatre allemande arrivant par la tranchée de Calonne, à environ 600 mètres du carrefour. Les ennemis se jettent dans les bois et arrivent bientôt au contact. De nouveau une très vive action se déroule ; non seulement nous conservons toutes nos positions, mais encore la compagnie Normandin, prenant l'offensive, oblige l'ennemi à lâcher pied. Cette belle action valut au lieutenant **NORMANDIN** d'être cité à l'Ordre de la division.
Les compagnies se retranchent sur leurs positions et y passent la nuit.

Le médecin-major **JAGUES** est cité à l'Ordre de la division pour son dévouement professionnel et ses soins prodigués sous le feu, aux blessés, durant les combats des 24 août, 6 et 21 septembre.

OCCUPATION DU SECTEUR

BOIS DES CHEVALIERS - RAVIN DES BŒUFS

Le 22, le bataillon **ETCHATS** prend position sur la tranchée des Hautes-Ornières et le bataillon **JEGOU** s'installe dans le fossé de la route Vaux - Saint-Rémy, à l'ouest de la tranchée de Calonne.
Les pertes pour les journées des 21 et 22 s'élèvent à une **centaine d'hommes.**

Le 23 septembre, les mêmes positions sont tenues. Un renfort de 750 hommes venu du dépôt de Marmande, permet de recompléter l'effectif des compagnies.
Au cours des journées suivantes, le régiment prend le dispositif de défense qui allait être conservé durant de longs mois.
La première ligne barre le ravin de Lizeral, couronne la cote 333 (lisière nord du bois des Chevaliers) et coupe le ravin des Bœufs. L'artillerie lourde allemande tire chaque jour sur nos positions, principalement sur celles de la cote 333 et nous cause des pertes.

Le 27 septembre, à 19 h. 45, l'ennemi prononce une attaque contre le front du régiment. Accueilli sur le mamelon 333 et dans le ravin de Lizeral, par un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses, il subit de lourdes pertes et se retire sans avoir remporté le plus petit avantage.

L'adjudant BILLIERES est cité à l'Ordre de la division pour s'être précipité au devant d'une section qui lâchait pied, l'avoir ralliée et ramenée en ligne.

Le capitaine JEGOU est également cité à l'Ordre de la division pour sa bravoure et la magnifique conduite de la 23e compagnie durant les combats du 22 au 27 septembre.

Le 28 septembre, une importante attaque allemande se déclenche de nouveau contre la cote 333. La 22e compagnie, qui occupe la partie sud-est de la croupe, est débordée et obligée d'abandonner sa tranchée. Elle la réoccupe avec l'aide de la 24e compagnie, mais ne peut se maintenir devant les gros effectifs ennemis qui ne cessent d'entrer en ligne.
Finalement, la 22e compagnie peut tenir tête à l'attaque après avoir perdu seulement 200 mètres de terrain.

Au cours de cette résistance acharnée, elle a été très éprouvée (**54 hommes hors de combat).** Pendant la nuit, elle se retranche sur sa nouvelle position.
Le lendemain, 30 septembre, les Allemands tentent de nouveau une violente attaque toujours contre le même front (partie sud-est de la croupe 333). Ils chargent quatre fois, mais en vain ; ils sont décimés par le feu des hommes de la 22e compagnie qui, en dépit de l'abri très précaire que leur offrent les tranchées sommairement ébauchées pendant la nuit, tirent avec un sang-froid admirable. Tous en effet tiennent à prendre leur revanche du léger échec de la veille ; ils y réussissent pleinement. Les Boches s'approchent très près, mais ne parviennent pas à franchir nos défenses accessoires. Ils doivent enfin se retirer. Leur attaque a complètement échoué et ils ont essuyé de très lourdes pertes ; les nôtres, par contre, sont très légères.

Le caporal GAUCHOUX est cité à l'Ordre de l'armée pour avoir abattu successivement 17 Allemands au passage d'un fossé.
« *Dans la suite l'ennemi ne bougeant plus, on s'installe définitivement sur les positions ; tranchées profondes et bien aménagées sont construites peu à peu ; de gros réseaux de fil de fer sont créés en avant de ces tranchées ; le secteur s'améliore tous les jours... Des relèves sont instituées ; après des périodes de six jours, puis huit jours, puis douze jours de ligne, le régiment va se reposer dans les cantonnements de Ranzières d'abord, d'Ambly, Troyon, Villers-sur-Meuse ensuite.* » (Lieutenant Pellet.)

Durant toute cette période, l'artillerie lourde allemande tirant sur les tranchées et sur les cantonnements de repos, occasionne presque journellement quelques pertes au régiment.

Le 18 novembre, le lieutenant-colonel **CIANET** prend le commandement du régiment, en remplacement du lieutenant-colonel **DINAUX**, nommé au commandement du 82e régiment d'infanterie.

Dans la nuit du 7 au 8 décembre, une reconnaissance fournie par la 24e compagnie et commandée par le sous-lieutenant **RAYMOND** s'avance jusqu'à proximité des tranchées ennemies.
Le sous-lieutenant **RAYMOND** ayant payé de sa vie son acte de bravoure, ses hommes ne veulent pas abandonner sa dépouille mortelle aux ennemis : le caporal **BERTIN** et le soldat **HULIN**, puis le caporal **JUNQUA** et les soldats **CAUSSE** et **DESVAUX** chargent le funèbre fardeau au milieu d'une grêle de balles et le ramènent à nos tranchées. Le 20 décembre, cet **Ordre du jour de l'armée rendit hommage à la mémoire du sous-lieutenant RAYMOND** :
« *Etant chef d'une reconnaissance de nuit, s'est avancé seul jusqu'aux fils de fer bordant les tranchées ennemies afin d'y recueillir des renseignements ; y a trouvé la mort.* »

L'ATTAQUE DU BOIS DE LAMORVILLE

Au moment des attaques des Eparges en avril 1915, le 220e, alors au repos à Ambly, est désigné pour effectuer une diversion en se portant du bois de la Selouze à l'attaque du bois de Lamorville.

Dans l'après-midi du 7 avril, une première attaque est effectuée par le 29e bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 255e régiment d'infanterie, sur la lisière ouest du bois de

Lamorville. Ces unités atteignent la première ligne ennemie ; mais ne peuvent se maintenir. Elles se replient en ramenant des prisonniers.

Le 8 avril, à 8 heures, l'ordre est donné au régiment de se grouper dans le bois de la Selouze, le 5e bataillon avec deux compagnies du 302e, sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le 302e ; le 6e bataillon avec deux compagnies du 211e, sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le 220e. Il s'agit de renouveler dans les mêmes conditions et sur les mêmes objectifs, l'attaque de la veille.
Cette nouvelle attaque doit avoir lieu à 17 heures, mais les préparatifs ne peuvent être terminés en temps utile (brèches à ouvrir dans les réseaux de fils de fer ; distributions de grenade, cheddite, outils, etc.) et contre ordre est donné à 16 h 50.
Un peu avant le contre-ordre, vers 16 h 45, notre artillerie ouvre le feu pour faire la préparation. L'artillerie allemande riposte violemment, fait des tirs de barrage et occasionne dans nos troupes, mal abritées, des pertes assez sérieuses. Le chef de bataillon de **L'HARPE** (6e bataillon) est tué ; le sous-lieutenant **LAGARRIGUE**, blessé.
Toutes les troupes restent sur place, sans abri, dans les boyaux de communication très étroits, pleins d'eau, sans que les distributions régulières puissent être exécutées et sans que des aliments chauds puissent être préparés.
La nuit s'écoule sans que rien ne soit modifié à la situation.

Le 9 avril, dès la première heure, ordre est donné de préparer l'attaque pour une heure qui sera indiquée ultérieurement. La préparation d'artillerie sera exécutée par des tirs intermittents destinés à tromper l'ennemi sur le moment où la préparation réelle aura lieu.
Toute la journée s'écoule ainsi dans des conditions matérielles et morales fatigantes pour la troupe.
L'ordre est enfin donné que le tir réel de préparation de l'artillerie s'effectuera à 16 h 45 et que l'infanterie devra être à 17 heures à 100 mètres au plus des tranchées allemandes. A ce moment, l'artillerie allongera son tir et notre première ligne pourra bondir une dernière fois et sauter dans les ouvrages ennemis.

LE DISPOSITIF DE L'ATTAQUE

Deux colonnes sont organisées ; la colonne de droite est formée par le 5e bataillon ayant les 18e et 19e compagnies en première ligne et les 17e et 20e en deuxième ligne ; la troisième ligne est constituée par les deux compagnies du 302e. La colonne de gauche comprend le bataillon en première (23e et 24e compagnies) et deuxième ligne et les deux compagnies du 211e en troisième ligne.
Quelques sapeurs du génie, porteurs de sacs à terre et d'outils (cisailles, pioches, etc.) sont adjoints à chaque colonne.
Chaque colonne a comme objectif 150 mètres de tranchées ennemies à la lisière du bois.

L'ATTAQUE

A 16 h 45, au moment précis où commençait le tir de préparation, nos compagnies de première ligne franchissent nos fils de fer par les brèches pratiquées au cours de la nuit précédente. Les unités de deuxième ligne suivent immédiatement. Enfin, à son tour la troisième ligne avance ; mais, suivant les ordres donnés, se terre immédiatement après avoir franchi les fils de fer et attend là l'ordre de se porter en avant.

La première ligne marche très rapidement par bonds successifs et arrive à environ 100 mètres des tranchées ennemies au moment où, à 17 heures, l'artillerie ennemie allonge son tir ; elle peut ainsi, à l'heure dite, bondir en avant.
Mais, durant toute cette progression, les première et deuxième lignes ont été exposées à des tirs fusants et percutants d'artillerie de tous calibres et à des feux extrêmement intenses. Quelques-unes de ces pièces prennent d'écharpe d'abord, et plus tard d'enfilade, les diverses lignes d'assaillants.
En dépit des pertes sérieuses, la marche en avant est très brillante et pleine d'entrain.
A droite, la première ligne se heurte à des défenses accessoires que le tir de l'artillerie n'a pas suffisamment détruites ; d'autre part, le terrain est complètement balayé par le tir intense des mitrailleuses ; enfin, les pertes en cadres sont considérables (tous les officiers de la 18e compagnie sont tués ou blessés ; de la 19e seul le capitaine reste debout). Comme au surplus, le chef de bataillon **VALENTIN** a été atteint presque dès le début de l'action, les unités de première ligne, et aussi celles de deuxième, qui se sont rapprochées, ne peuvent que se cramponner au terrain ; toute progression leur est interdite.
A gauche, les 23e et 24e compagnies, très vigoureusement enlevées, peuvent arriver jusqu'à proximité immédiate des tranchées allemandes. Mais, là aussi les cadres sont fauchés : tous les officiers, tous les chefs de section de ces deux unités tombent. Malgré tout, quelques éléments de chacune de ces compagnies, se groupant autour de quelques gradés énergiques, peuvent sauter dans les tranchées.

Le commandant **MARET**, du 211e qui, le matin même est venu remplacer dans son commandement le chef de bataillon de **L'HARPE**, tué la veille, pénètre dans l'ouvrage ennemi en même temps que ses éléments et y est tué.
Mais, ces fractions peu nombreuses, qui ont réussi à pénétrer dans la tranchée, y sont contre-attaquées et subissent des pertes importantes. Elles sont rejetées rapidement et recueillies par les autres sections dont la progression a été enrayée par les feux d'enfilade de mitrailleuses qui fauchent littéralement leurs rangs. Ces sections, accrochées au terrain, ouvrent le feu sur l'ennemi, pendant que les compagnies de troisième ligne sont portées en avant pour appuyer l'attaque et la renforcer.

Cette période marque incontestablement le maximum de violence des feux de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies. Les pertes subies par les unités, tant par celles déjà arrivées et clouées au sol que par celles qui très bravement s'efforcent de progresser sont considérables.
Il devient évident que toute progression en avant est désormais enrayée pour la colonne de gauche. D'autre part, l'arrêt de l'attaque de droite est visiblement définitif. L'ordre est alors donné de tenir sur place jusqu'à la nuit et de profiter de l'obscurité pour rallier nos lignes. Le mouvement de repli s'exécute vers 19 heures.

La nuit est employée à rechercher les nombreux blessés qui n'ont pu rejoindre nos lignes. Tous les valides s'y emploient avec beaucoup de dévouement.

LES CITATIONS

A la suite de ce combat, où les plus rares qualités de bravoure et de ténacité furent dépensées, le général commandant la 133e brigade cite à l'Ordre de la brigade :
« *Les 5e et 6e bataillons du 220e régiment d'infanterie, chargés d'attaquer une lisière fortement organisée, se sont portés en avant avec un rare courage et malgré un*

bombardement des plus intenses. Obligés de s'arrêter, se sont cramponnés au sol et ne se sont repliés qu'à la dernière extrémité. »

Le 220e fut aussi cité à l 'Ordre de l'armée avec les autres troupes :
« *... Qui, les 7 et 9 avril, ont attaqué avec une belle vaillance le bois de Lamorville. Sous un feu d'une violence inouïe, ont montré des qualités d'allant et de bravoure tout-à-fait dignes d'éloges. Contre-attaqués par des forces supérieures, accablés par le feu de nombreuses mitrailleuses et par un bombardement formidable, les bataillons d'infanterie et les compagnies du génie ont dû rentrer dans nos lignes, après avoir subi des pertes très lourdes.* »
« *La ténacité et le brillant courage dont, malgré cela, ont fait preuve toutes les troupes engagées, prouvent qu'elles sont dignes de la confiance du commandement et que l'on peut compter sur elles pour le jour de la grande offensive.* »
« *Le général commandant le 6e corps d'armée leur exprime sa satisfaction et les félicite de leur dévouement et de leur esprit de sacrifice.* »

Les actes individuels de bravoure sont hélas, destinés pour la plupart à demeurer toujours ignorés : L'un des héroïques combattants de cette journée, le lieutenant **BEAUDICHON**, cite ceux-ci :
« **Le lieutenant NORMANDIN** reçoit successivement plusieurs blessures ; il continue néanmoins toujours à avancer. Au moment où il tombe pour ne plus se relever, il a reçu 17 balles de mitrailleuses. »

« **Le soldat CAUSSE**, de la 24e compagnie, trouve un clairon sur le champ de bataille. Il s'en saisit et sonne la charge à une faible distance des tranchées ennemies. Devenu immédiatement le point de mire de nombreux adversaires, il tombe mortellement blessé. »

Il est impossible de mentionner les citations dont furent l'objet de nombreux officiers, gradés et soldats du régiment à la suite de cette sanglante journée, qui coûtait au 220e 16 officiers et 761 hommes.

Le 220e est relevé dans la nuit, se rallie à Lacroix et va cantonner à Ambly, où il stationne jusqu'au 25 avril. Il se reconstitue par l'arrivée successive de plusieurs renforts.

Le 25, le régiment remonte en ligne. Il va d'abord occuper les tranchées au nord-est de Spada (cote 284), ensuite celles de la Selouze et du bois des Mélèzes, qu'il tient jusqu'au 14 janvier 1916.
A cette date, toute la division est relevée. Le régiment va cantonner à Rosnes.

---o---

LE MORT-HOMME - BÉTHINCOURT

Le 21 février 1916, le régiment, alors cantonné à Nixéville (sud-ouest de Verdun) est alerté.
Les Allemands viennent de déclencher leur attaque formidable sur le front nord de Verdun, cette attaque qu'ils allaient poursuivre durant de longs mois. Grâce à leur nombre, grâce à la puissance de leur matériel, ils avaient la conviction qu'ils arriveraient à submerger la place. Leur calcul, cependant, ne tenait pas compte de l'une des données du problème, la plus

importante : si leurs pièces géantes pouvaient tout contre nos défenses fixes, rien par contre n'était capable de rompre un barrage fait par des poitrines françaises, dans lesquelles battaient des cœurs animés par l'amour ardent de la Patrie et par la certitude de la victoire finale.

A cette défense de Verdun qui allait étonner le monde, le 220e prit une part glorieuse, du 4 au 10 mars, dans le secteur Mort-Homme - Béthincourt.

Le 23 février, le régiment va effectuer des travaux aux environs du fort de Marre.

Du 24 février au 3 mars, le 220e tient la ligne de troisième position Charny - fort de Marre et y exécute des travaux de retranchement. Il y subit de violents bombardements de flanc provenant de pièces de gros calibre en position sur la rive droite de la Meuse.

LE 5e BATAILLON A BÉTHINCOURT

Le 4 mars, le 5e bataillon, réserve de brigade au bivouac du bois Bourrus, reçoit, à 17 h 30, l'ordre de relever à Béthincourt le 5e bataillon du 283e régiment d'infanterie.
A partir de Chattancourt, le bombardement par explosifs et toxiques devient intense. Le bataillon abandonne la route, très battue, pour marcher à flanc de coteau ; mais, là encore, les obus tombent nombreux, car il y a à proximité des batteries françaises repérées. Malgré tout, le bataillon, ayant perdu trois officiers et une douzaine d'hommes, arrive à Béthincourt et opère la relève prescrite.
Les 17e, 18e et 19e compagnies tiennent les tranchées aux lisières nord de Béthincourt et ont chacune une section dans les ouvrages avancés qui couvrent les abords nord-est et nord de la position. La 20e compagnie est en réserve dans le village. La défense est complétée par cinq sections de mitrailleuses de position, de nombreux mortiers et plusieurs canons légers.
Nos positions sont soumises toute la journée du 5 à un tir intermittent d'artillerie qui n'occasionne pas de dégâts sérieux. Sur les trois lignes de résistance du centre, les hommes travaillent avec un entrain admirable à l'approfondissement des tranchées, à la création de boyaux et, au renforcement des abris de bombardement.

Le 6 mars, les travaux continuent à être poussés activement. L'après-midi, jusqu'à 18 heures, l'ennemi entretient un violent bombardement d'artillerie de gros calibre. A l'est de Béthincourt, l'ennemi enlève le moulin de Raffecourt et le bois de la Noire-Epine, situés en dehors du secteur du bataillon. Les violents tirs de barrage de notre artillerie n'ont pu parvenir à enrayer cette progression.
La section de la 19e compagnie qui occupait l'ouvrage avancé nord-est, à proximité du bois de Forges, est menacée par le mouvement ennemi d'un enveloppement complet ; conformément aux ordres donnés dans le plan de défense, elle se replie sur Béthincourt.
Dans la soirée, les autres avancées sont également évacuées par ordre afin de permettre l'exécution des tirs de barrage systématiques sur toute la zone située en avant des lisières nord et est de Béthincourt.
Les unités du bataillon emploient la nuit du 6 au 7 mars à la remise en état des tranchées bouleversées par le bombardement. Leurs communications téléphoniques sont constamment rompues. Les Allemands se retranchent à 1200 mètres est et nord-est de Béthincourt.
Toute la journée du 7 mars, l'artillerie lourde allemande bombarde Béthincourt et détruit systématiquement le village. Tous les dépôts de munitions des compagnies sautent ; des canons légers sont démolis ; toutes les tranchées sont de nouveau bouleversées. La 20e

compagnie, près du ruisseau de Forges, n'a pu creuser de tranchées en raison de la proximité de l'eau. Elle n'a comme abri qu'un mur de verger et quelques gabions ; aussi, souffre-t-elle cruellement du bombardement. Elle obtient de s'abriter en laissant des guetteurs. De nombreux volontaires s'offrent pour cette périlleuse mission, entre autres le soldat **LEYDET** qui, bien que blessé à la figure, reste deux heures en observation sous un feu terrible.
Le 5e bataillon signale à l'artillerie de forts rassemblements ennemis au bois de Forges vers 15 heures ; puis vers 20 heures, des infiltrations nombreuses dans les bois à l'est de Béthincourt.
Dans la nuit du 7 au 8, aucun repos n'est encore possible. Tous les hommes s'emploient de nouveau à la remise en état des tranchées, à la réparation et au renforcement des réseaux de fil de fer.

Le 8, puis le 9 mars, le bombardement, continue de plus en plus violent sur Béthincourt et ses abords. Seule, la liaison par l'optique permet de communiquer.
Le 9, vers 15 heures, avis est donné qu'une fraction de sapeurs du génie qui occupait les pentes nord du Mort-Homme est disparue et que quelques ennemis occupent le boyau qui relie Béthincourt au Mort-Homme. La 4e section de la 18e compagnie est envoyée sans retard en reconnaissance et trouve l'ennemi en force dans le boyau. Le commandant de la fraction adverse est tué, mais la reconnaissance ne peut parvenir à déblayer seule le boyau. Il peut être enfin rendu à la circulation par l'envoi à la rescousse d'un détachement du 6e bataillon, venu du Mort-Homme.
A partir de 14 heures, l'artillerie ennemie de gros calibre couvre de projectiles les lisières du village pour démolir les réseaux de fil de fer et bouleverser les tranchées. La position des deux sections de mitrailleuses et du peloton d'infanterie chargés de la défense du pont étant devenue intenable, ces unités sont contraintes à se déplacer légèrement. Une violente tempête de neige vient rendre encore plus difficile la situation des défenseurs de Béthincourt en rendant toute observation impossible.
Le 5e bataillon reçoit, à 16 heures, et exécute dès la nuit tombée, l'ordre de réoccuper les avancées nord et nord-est évacuées depuis le 6.
A 18 heures, l'attaque ennemie commence. Les Boches progressent en nombreuses vagues successives très minces. Ils menacent principalement la lisière est de Béthincourt.
Le lieutenant **BOURNEL**, blessé, évacue en combattant l'avancée nord-est au moment où sa position va être cernée de toutes parts ; il se replie sur la première ligne.
Un très vif combat par le feu s'engage. Les poilus du 5e bataillon, secondés par de puissants tirs de barrage de notre artillerie, échangent de nombreux coups de fusil avec les premières vagues assaillantes toutes proches et épuisent leurs cartouches ; à la faveur de l'obscurité, le ravitaillement en munitions peut heureusement être effectué à temps.
A 21 heures, un violent duel de mitrailleuses s'engage, tandis qu'un combat à la grenade, acharné, est livré aux Boches qui tentent de progresser par les boyaux venant de nos avancées évacuées.
Enfin, vers 22 heures, la fusillade faiblit ; l'attaque a complètement échoué.
Un prisonnier fait au cours du combat affirme que l'attaque allemande a été menée par deux régiments : les 156e régiment d'infanterie et 20e régiment d'infanterie.
Pendant la nuit, un bataillon du 9e tirailleurs vient relever le 5e bataillon qui gagne le bois Boichet par la route de Monzéville.

LE 6e BATAILLON AU MORT-HOMME

Le 6e bataillon du 220e (moins la 24e compagnie, détachée en réserve de brigade vers le bois des Corbeaux) relève dans la nuit du 5 au 6 mars le 6e bataillon du 283e régiment d'infanterie sur le Mort-Homme.
En principe, la garnison du Mort-Homme n'aurait dû comprendre que trois compagnies du 34e régiment d'infanterie territoriale ; le bataillon actif aurait dû se placer en réserve sur une position en arrière de la cote 295. En fait, les abris sur cette dernière position étaient inexistants ; en conséquence, les unités du bataillon de réserve se superposent, avec l'approbation du commandement, aux unités territoriales.
Dès le matin du 6 mars, les Allemands exécutent une violente préparation d'artillerie sur Forges et le bois des Corbeaux ; ils s'emparent un peu plus tard de ces points d'appui. A partir de ce moment, le Mort-Homme est lui-même violemment bombardé et se trouve directement menacé.
La position du Mort-Homme, traversée du nord-ouest au sud-est par la route de Béthincourt à Chattancourt, comprend trois centres de résistance : le Mort-Homme Ouest à l'ouest de cette route, le Mort-Homme Nord et le Mort-Homme Est, à l'est de cette même route. Sur le versant nord, cinq tranchées établies à mi-pente et numérotées de l'ouest à l'est : 1040, 1041, 1042, 1043 et 1044, couvrent la position en surveillant le bois de la Noire-Epine et les passages sur le ruisseau de Forges.
Le 7 mars, le bombardement du Mort-Homme par obus de tous calibres redouble de violence ; chaque tranchée, chaque boyau devient l'objectif d'une batterie ennemie différente. On se trouve à n'en pas douter en présence d'un tir systématique de destruction précédant une attaque.
A 12 h 45, le lieutenant-colonel **VERNADET**, commandant le sous-secteur, envoie l'ordre de renforcer dans le centre Est les fractions qui sont en situation de s'opposer à l'avance ennemie par le bois des Corbeaux. En conséquence, le peloton **LARROCHE**, de la 23e compagnie, et la section de mitrailleuses de l'adjudant **CALVET** sont prélevés sur le centre Ouest. Quatre sections (deux de la 21e compagnie et deux de la 22e) sous le commandement du capitaine **SALLERIN**, étaient restées jusqu'alors en réserve de sous-secteur ; elles viennent prolonger la défense face à l'Est au bois des Corbeaux et se relient au 283e régiment d'infanterie à droite.
A 16 heures, le bombardement se fait de plus en plus violent et cause des pertes sensibles ; tous nos éléments sont engagés. Le commandant **BERJONNEAU**, commandant le bataillon, signale que des renforts seraient nécessaires.
A 18 h 30, les ennemis s'emparent de la tranchée 1043 tenue par des territoriaux. Une première contre-attaque reste sans succès, mais à 20 heures, un nouvel effort nous rend la possession de cette tranchée.
Le 8 mars, à 10 heures, l'ennemi semble vouloir attaquer de nouveau les tranchées nord-est du Mort-Homme constituées par les éléments 1043 et 1044. Durant tout l'après-midi, le bombardement continue, intense, sur les tranchées du centre Est ; sa violence rend probable une attaque prochaine.
A 23 heures, les tranchées 1043 et 1044 sont prises par l'ennemi ; mais une brillante contre-attaque immédiatement exécutée par le peloton **LARROCHE** (de la 23e compagnie) arrache à l'ennemi ces deux postes avancés.

Le 9 mars, à 5 h 30, les tranchées 1040, 1041 et 1042 sont enlevées par les Boches. Les efforts faits pour les reprendre sont infructueux, car nous manquons de renforts (l'arrivée annoncée la veille, du 288e régiment d'infanterie, sur la position ne s'étant pas produite). Il faut se contenter de barrer le boyau qui vient de 1042.
Le bombardement continue sans interruption et avec la même violence que la veille. Dès le commencement de l'après-midi de nombreux groupes ennemis, accompagnés de mitrailleuses,

se montrent vers le nord-est, entre le bois des Corbeaux et le ruisseau de Forges, à 700 ou 800 mètres de notre ligne.
Vers 17 heures, ces groupes dessinent une attaque sur le front Est, tenu par les compagnies Husson et Laval. La section de mitrailleuses de l'adjudant **GAUCHON** réduit rapidement au silence les mitrailleuses allemandes.
Le combat se poursuit, acharné, jusqu'à 19 heures ; il est favorable aux braves défenseurs du Mort-Homme : l'ennemi ne peut progresser.
Vers 17 heures, trois sections et une mitrailleuse coopèrent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avec une reconnaissance du 5e bataillon au nettoyage du boyau qui relie le Mort-Homme à Béthincourt. Des prisonniers sont ramenés et un poste permanent est laissé au point menacé.
Vers 21 heures, commence sur le Mort-Homme la relève des unités du 220e par un bataillon du 98e régiment d'infanterie. Le 6e bataillon se porte sur le bois Bouchet, où il s'installe au bivouac près du 5e bataillon.

Du 10 au 14 mars, quatre compagnies du 220e occupent une position de troisième ligne dans la région Marre - Charny ; les autres unités demeurent au bivouac du bois Bouchet.

Le 14 mars, le régiment est enlevé par autos-camions et va cantonner à Etrepy (Marne).
Cette sèche énumération des faits ne saurait donner une idée de l'héroïsme dépensé et des souffrances endurées par le 5e bataillon à Béthincourt et par le 6e au Mort-Homme pour tenir victorieusement ces deux points d'appui. La violence inouïe du bombardement effectué par des pièces du plus lourd calibre, l'acharnement des attaques d'un ennemi nombreux et sûr de vaincre, les abris trop précaires, l'insuffisance des ravitaillements, l'arrivée différée des renforts, l'impossibilité des liaisons, l'inclémence du temps, tout concourait à rendre écrasante la tâche confiée au 220e.

Un ordre du 6 mars, de la division, enjoignait d'arrêter à tout prix l'ennemi sur la ligne Béthincourt - Mort-Homme. Cet ordre fut exécuté par des hommes qui restèrent pendant cinq et six fois vingt-quatre heures sans repos, sans sommeil, combattant le jour et rétablissant la nuit les défenses des positions que la France leur avait confiée.
Le lieutenant-colonel **VERNADET**, commandant le sous-secteur, savait bien ce que valaient le 220e et son chef lorsqu'il écrivait le 9 mars au lieutenant-colonel **CLANET** : « Plus la situation est grave, plus je compte sur votre action énergique ».
Au cours de ces sanglantes journées, le régiment avait perdu 10 officiers et 487 hommes de troupe.

Pour sa belle vaillance et sa ténacité, toute la 67e division se vit décerner cette citation :
ORDRE DE L'ARMEE N° 74 DU 30 MARS 1916

Le général commandant la 11e armée cite à l'Ordre de l'armée la 67e division d'infanterie :
« A peine installée dans le secteur qui lui était assigné, a, grâce à une valeur morale très élevée, subi sans défaillance un bombardement ininterrompu pendant 15 jours ; a arrêté ensuite, par un combat incessant, de jour comme de nuit, de très fortes attaques. Troupe très belle et très brave. »
Le général commandant la IIe armée,
PÉTAIN

---o---

REIMS

Le 20 mars, le 220e s'embarque à Vitry-le-François pour Epernay. Il reste dans la région entre Epernay et Reims jusqu'au 2 mai et se reforme grâce à l'arrivée de plusieurs renforts.
Le 15 avril, le 220e se constitue à trois bataillons, grâce, à l'arrivée d'un bataillon du 211e, qui vient d'être dissous.

Du 2 au 23 mai, le régiment est employé aux travaux de deuxième position pour la défense de Reims.

Le 24 mai, le régiment va occuper en première ligne, au nord de Reims, le secteur du Linguet et le secteur Betheny. Le premier de ces deux secteurs n'est tenu par le 220e que jusqu'à la nuit du 29 au 30 mai ; le secteur Betheny, jusqu'au 22 août.
Durant ces trois mois, ce secteur fut assez calme et nos pertes restèrent légères.
A noter une seule action d'infanterie de quelque importance :

Le 30 juin, un coup de main préparé par le commandant **RIEUTORT**, du 4e bataillon, est tenté dans la soirée.
Après une préparation d'artillerie qui, dans la journée, a ouvert une brèche dans les fils de fer et bouleversé les tranchées à visiter, un barrage est établi par le 75 en arrière et sur les flancs du point d'attaque.
Un détachement composé d'éléments du 4e bataillon s'élance à 22 h 30, sous le commandement du sous-lieutenant **BALIQUE**, pénètre dans la première ligne ennemie très endommagée, fouille les abris qu'il trouve inoccupés et minutieusement vidés. Il est pris à partie par trois mitrailleuses qui ont surgi dès le début de l'attaque. En même temps, un barrage d'artillerie est déclenché sur la tranchée boche de première ligne.
Nos pertes s'élèvent à trois hommes tués et à une dizaine de blessés. Les blessés sont tous ramenés dans nos lignes par leurs camarades.

L'opération est terminée à 22 h 55.
« *Le caporal **TORRES**, qui n'avait eu qu'un rôle secondaire pendant l'opération, s'est fait remarquer par la suite : le coup de main terminé, on s'aperçut qu'il manquait deux hommes. Torres part ; il en trouve un, blessé gravement et le rapporte dans nos lignes. Il repart à la recherche du second ; il le trouve mort et le rapporte également. Tout cela s'accomplit malgré les feux d'artillerie et de mitrailleuses de l'ennemi.* »
« Le caporal **TORRES** fut nommé sergent et cité à l'Ordre du corps d'armée. » (Lieutenant Vitcoq.)

Dans la nuit du 1er au 2 août, un violent bombardement de l'artillerie ennemie de gros calibre tue le capitaine Laval, tue et blesse une douzaine d'hommes.
Le 22 août, le régiment est relevé ; il embarque le 23 à la gare de Muizon, débarque le 24 à la gare de Mussey, près de Bar-le-Duc, et va cantonner à Veel.

---o---

VERDUN

Le dégagement de la Place

En février et mars 1916, au ruisseau de Forges et à Béthincourt, le 220e nous l'avons dit, avait glorieusement contribué à arrêter la ruée allemande contre Verdun.
Lorsque, après une demi-année tragique, l'attaque ennemie à bout de souffle, fut définitivement brisée, grâce à la science et à l'opiniâtreté de notre commandement et à l'héroïsme de nos poilus, le régiment eut l'honneur de participer efficacement aux magistrales opérations conduites pour dégager les abords nord de la place.

Le 3 septembre, la 67e division, à laquelle appartient le 220e, est rattachée à la IIe armée dont une partie des éléments opère à Verdun.
Dès la nuit suivante, le régiment stationné dans la région de Bar-le-Duc est alerté. Enlevé par autos-camions, il est transporté à Dugny, au sud de Verdun.

OPÉRATIONS DU 4e BATAILLON

Là, le 4e bataillon reçoit l'ordre d'aller immédiatement compléter ses approvisionnements à Verdun. Il y touche des vivres pour quatre jours, des munitions, des outils et se rend ensuite aux abris Marceau.

Il ne devait y séjourner que peu de temps, car dès la nuit suivante il part sous le commandement du chef de bataillon **CARCANADE** pour monter en première ligne, au nord du fort de Souville, face au système de tranchées ennemies appelé « Le Triangle ».
« Jusqu'au fort de Souville, la route est assez bonne ; mais au-delà on ne trouve plus aucune trace de piste. Le terrain est affreusement bouleversé : les entonnoirs se touchent et, parfois, se pénètrent. La nuit est très obscure ; les guides s'égarent... Enfin, au petit jour, le bataillon arrive en ligne. Pas de tranchées : des trous d'obus.
« Le bataillon a à sa droite le 344e ; à sa gauche le 288e. Dans la matinée, on apprend que le bataillon doit attaquer à 17 h 40. » (Lieutenant Vitcoq.)
A partir de midi, notre artillerie prépare l'attaque. Nos pièces lourdes arrosent copieusement les tranchées allemandes. On voit des ennemis qui fuient épouvantés, d'autres viennent dans nos lignes. Mais l'artillerie boche réagit fortement et fait subir au 4e bataillon des pertes très lourdes.
A l'heure dite, nos artilleurs allongent leur tir. Le bataillon, durement éprouvé, n'ayant plus qu'une centaine d'hommes en ligne, part en une seule vague et dans un élan irrésistible atteint, dépasse même la ligne qui lui avait été assignée : il a enlevé complètement « Le Triangle » et pris pied dans la tranchée Bothmer, immédiatement au nord du « Triangle ».

Le 4e bataillon s'accroche au sol et pendant la nuit organise la position conquise, sur laquelle il a fait plus de 120 prisonniers.

Amicale Tramin

Ce succès magnifique a été chèrement payé : les **pertes sont de 10 officiers**, dont le capitaine adjudant-major **MASSEILLE**, tué d'une balle au front pendant la progression, et de **139 hommes**. La compagnie de mitrailleuses, qui s'est dépensée sans compter, a perdu **ses deux officiers** (les sous-lieutenants **KARTH** et **BISTOUR**) et ne possède plus que deux pièces, dont une sans trépied ; toutes les autres ont été détruites par le feu ennemi.
Vers 21 heures, la 22e compagnie du 220e arrive sur la gauche du 4e bataillon pour assurer plus fortement la liaison entre ce bataillon et le 288e, qui est à la Haie-Renard. Cette compagnie progresse par bonds, s'empare d'une mitrailleuse allemande et s'établit sur la ligne fixée, assurant la liaison prescrite.

Le 7, le 4e bataillon et la 22e compagnie repoussent les contre-attaques allemandes. Le soir, le commandant **CARCANADE**, blessé, passe le commandement du bataillon au lieutenant **LABAUTE**, commandant la 22e compagnie. Il ne reste plus au 4e bataillon que deux officiers : les sous-lieutenants **BOUCHER** et **BLOCH**.

Le 8, vers 5 heures, les Allemands attaquent avec des forces importantes les tranchées perdues par eux le 6. Le combat est violent toute la matinée. Le 4e bataillon et la 22e compagnie, qui ont été soumis à un violent bombardement, maintiennent leurs positions et contribuent par leurs feux à briser l'effort allemand contre les secteurs voisins. Tout le territoire conquis est conservé. Les sous-lieutenants **COURSE** et **BALIQUE**, de la 13e compagnie, sont blessés.
Jusqu'au soir du 9, c'est-à-dire pendant quatre très dures journées, les survivants du 4e bataillon restent en place, épuisés, mais tenant bon. La pluie tombe. Aucun ravitaillement ne parvient, car à tout instant, l'ennemi déclenche des tirs de barrage infranchissables.
Les pertes totales du bataillon s'élèvent pour les journées des 6, 7 et 8, à 15 officiers et 273 hommes.

Dans la nuit du 9 au 10, le 4e bataillon, qui depuis plus de vingt-quatre heures, n'avait plus ni eau, ni vin à boire, est relevé par des éléments du 333e régiment d'infanterie et vient cantonner à Belleray.

ÉTAT-MAJOR DU RÉGIMENT

Le lieutenant-colonel **CLANET**, commandant le 220e, arrive le 8 au poste de commandement des Carrières, où il prend le commandement de la première ligne (Vaux-Chapitre et la Haie-Renard). Sous les ordres de ce chef éclairé, s'exécutent les attaques des 9 et 13 contre la position allemande de Vaux-Chapitre et du 13 à la Haie-Renard. La respectueuse affection et la confiance aveugle qu'il avait su inspirer à tous ses subordonnés a certainement été un des facteurs déterminants des succès remportés par le régiment.

OPÉRATIONS DU 5e BATAILLON

A ces attaques, le 5e bataillon allait prendre une part glorieuse :

Le 4, ce bataillon, après avoir été déposé à Dugny par les autos-camions, avait traversé la Meuse et était venu à Haudainville pour constituer, avec le 6e bataillon, la réserve de division.
Le 5, le 5e bataillon, allant s'établir en deuxième ligne à la position de Souville, reçoit, au cours de sa marche, l'ordre de s'arrêter momentanément aux abris Marceau, « car un violent tir de barrage vient d'être déclenché par nous sur le front de Vaux-Chapitre. Le spectacle est magnifique : toute la plaine entre Souville et Verdun s'illumine et nous révèle le nombre

incalculable de pièces d'artillerie affectées à la défense du secteur où nous allons. Cela donne confiance à tous, officiers et poilus. » (Lieutenant Rollin.)
Le bataillon détache le peloton **MACHET**, de la 18e compagnie, afin d'assurer le 6, pendant la progression de l'attaque, la liaison entre la 135e brigade et les unités voisines.
Nous passons la nuit aux Carrières, couchés les uns sur les autres, en plein air et côte à côte avec des cadavres nègres.
Le lendemain, 6 septembre, « … J'emmène les deux sections à l'emplacement fixé. Dans ce trajet, que nous sommes forcés de faire à découvert, nous perdons beaucoup d'hommes. »
« Enfin, l'heure de l'assaut arrive, et, comme dans le secteur de ma section, il y a un vague reste de boyau à nettoyer, je forme vite une équipe de grenadiers et nous progressons assez rapidement. Les Allemands s'enfuient en courant. En tête de l'équipe, marche le soldat **CHASSAING**, un jeune de la classe 1916 ; il est plein d'ardeur et de courage. Les Allemands, après avoir couru 200 ou 300 mètres disparaissent tout d'un coup dans une tranchée que l'artillerie n'avait pas complètement bouleversée et se mettent à nous arroser de grenades et de balles de mitrailleuses. A quelques mètres de la tranchée, deux Allemands s'apprêtaient à jeter des grenades sur notre groupe. **CHASSAING**, voyant cela, se dresse tout droit et abat les deux Allemands. Malheureusement, il est abattu à son tour, et tombe à mes pieds grièvement blessé. Comme les Allemands contre-attaquèrent très vigoureusement aussitôt et que nous dûmes nous replier d'une centaine de mètres, je fus forcé d'abandonner ce malheureux.
« Nous conservâmes environ deux cents mètres de terrain. » (Lieutenant Rollin.)

Le 6, le peloton **PARET**, de la 23e compagnie, vient remplacer à la 18e le peloton **MACHET**.
Le bataillon subit un violent bombardement à la position de Souville. De nombreux abris s'effondrent. La 18e compagnie a tous ses officiers blessés : capitaine **LESPIAU**, lieutenant **FROMENT** et sous-lieutenant **ROLLIN**. Les 18e, 19e et le peloton **PARET** perdent une **cinquantaine d'hommes tués ou blessés** ; à la 5e compagnie de mitrailleuses, le sous-lieutenant **POUCHES** est tué, quatre pièces sont enfouies par le bombardement et ne peuvent être récupérées.

Le 7, le bataillon est prévenu qu'il aura à prononcer, sous peu, une attaque à Vaux-Chapitre. Le sous-lieutenant Terraillon est blessé.

Dans la nuit du 8 au 9, le bataillon relève en première ligne, à Vaux-Chapitre, le 6e bataillon du 288e et des éléments du 6e bataillon du 220e. Il s'établit, en se couvrant tant bien que mal dans des trous d'obus, à 150 mètres environ en arrière des positions occupées par les unités relevées, afin de permettre à notre artillerie d'exécuter ses tirs de destruction sur la première ligne ennemie. Le sous-lieutenant **BERITDEBAT** est blessé.

Le 9 septembre, le bataillon, commandé par le capitaine **PIEBOURG**, est chargé d'enlever les tranchées Montbrison et Lecourt.
La préparation par l'artillerie est très efficace ; toutes les organisations de l'ennemi sont détruites, ses défenses enfouies, à l'exception d'une mitrailleuse qui reste intacte jusqu'à la fin.
Quelques instants avant l'attaque, une trentaine d'Allemands conduits par un officier blessé, se rendent en courant vers nos tranchées ; ils sont immédiatement dirigés sur le poste de commandement du colonel.
A 16 heures, notre artillerie allonge son tir ; tous se précipitent en avant et marchent carrément sur leurs objectifs. Mais à ce moment, la mitrailleuse boche, qui avait échappé au bombardement, commence à tirer. Elle est immédiatement contrebattue par une de nos sections de mitrailleuses et son tir perd toute efficacité.

Dès le début de l'attaque, le capitaine **PIEBOURG** tombe mortellement blessé. Le capitaine **PRATFFERRE** prend le commandement du bataillon, qui atteint rapidement les positions allemandes occupées par deux bataillons, surprend la plupart des défenseurs et les fait prisonniers. Toutefois, les compagnies ennemies situées devant la partie gauche du front d'attaque, se défendent plus longtemps mais, isolées par nos tirs de barrage, elles sont rejetées par des éléments du 283e français sur le 5e bataillon du 220e qui a progressé à la lisière ouest du bois Vaux-Chapitre et leur coupe la retraite. Une section de mitrailleuses de ce bataillon prend ces compagnies d'enfilade et leur fait subir des pertes sévères. Les compagnies allemandes se rendent.
Les deux bataillons allemands établis en première ligne ont la plus grande partie de leur effectif tuée ou prise ; le nombre des prisonniers faits par le 5e bataillon s'élève à 6 officiers, 16 sous-officiers et 201 hommes ; en outre, la 10e compagnie s'empare de trois mitrailleuses boches.
Les pertes du bataillon s'élèvent à **3 officiers tués, 23 hommes de troupe tués, 8 disparus et 62 blessés.**

Après l'attaque, le 5e bataillon subit quelques nouvelles pertes infligées par les mitrailleuses allemandes installées sur les pentes est du ravin des Fontaines.
Il n'y a plus au bataillon que cinq officiers : le capitaine **PRATFFERRE**, commandant le bataillon et les sous-lieutenants **PARET, OLIVIER, EMBOULAS** et **GAUCHOU**, commandant respectivement les 17e, 18e, 19e compagnies et la 5e compagnie de mitrailleuses.
A la suite de cette brillante attaque, le général commandant la 68e division propose le 5e bataillon du 220e pour une citation à l'Ordre de l'armée.

Voici la belle citation obtenue par le 5e bataillon à la suite de cette proposition :

ORDRE DE L'ARMÉE N° 102

Le général **NIVELLE**, commandant la IIe armée, cite à l'Ordre de l'armée de 5e bataillon du 220e régiment d'infanterie.
« *Sous les ordres du lieutenant-colonel Clanet, commandant le régiment, et du capitaine Piebourg (tué), a vaillamment enlevé un système complet de tranchées ennemies défendues par deux bataillons, infligeant des pertes importantes à l'ennemi et ramenant de nombreux prisonniers.* »
Fait au Q. G., le 20 septembre 1916.
Général NIVELLE,
Commandant la IIe armée.

Pendant la nuit et le lendemain 10, le bataillon s'organise sur la position enlevée.
Dans la nuit du 10 au 11, le capitaine Ané arrive du dépôt divisionnaire et prend le commandement du 5e bataillon.
« Ce bataillon, engagé depuis quatre jours dans la fournaise, venait d'être terriblement éprouvé... De la ferme du Cabaret Rouge (où je reçus les ordres du général commandant la division) déjà battue par les obus, jusqu'à mon poste de commandement, en passant par les casernes Marceau, le fort de Souville, les Carrières et le ravin de la Mort, le sol terriblement criblé d'obus, était jonché de morts et de mourants. De nombreux cadavres en pleine putréfaction et les bas-fonds, pleins de gaz asphyxiants, rendaient l'atmosphère irrespirable. Aux Carrières, les abords du poste de commandement du colonel **CLANET**, commandant le 220e, étaient encombrés de civières, de blessés et de morts. Les troncs d'arbres du bois

n'étaient plus que des allumettes carbonisées. Aucun oiseau, aucune végétation n'animait ce triste paysage qui ne donnait qu'une impression de dévastation, de mort et de néant. C'était la désolation dans toute l'acception du mot. » (Capitaine Ané.)
D'après les reconnaissances du 11 septembre, l'ennemi semble se mettre sur la défensive ; il aménage, en avant de notre ligne, la tranchée Montbrison.
Dans la nuit du 11 au 12, une contre-attaque allemande sur la 19e compagnie est repoussée.

La journée du 12 est relativement calme. Le bataillon reçoit l'ordre de s'emparer le 13 au matin de la partie de la tranchée Montbrison encore tenue par l'ennemi, et de la tranchée Lecourt.

Dans la nuit du 12 au 13, les Allemands déclenchent de nombreux tirs de barrage devant la tranchée Montbrison.

Le 13, l'attaque prescrite la veille a lieu à 5 heures, par surprise, sans préparation d'artillerie. La tranchée Montbrison est enlevée ; des éléments parviennent jusqu'à la tranchée Lecourt mais ne peuvent s'y maintenir. Le lieutenant **TOUROUMIRE**, arrivé depuis trois jours seulement du dépôt divisionnaire, est tué ; un poste de grenadiers (2 sergents et 4 hommes) réussit à s'établir entre Montbrison et Lecourt, dans le boyau qui les réunit et y restera jusqu'à la relève du bataillon.
« Dans cette opération, les sergents **COMBARRIEU** et **MAISON** ont été admirables : durant trois jours et trois nuits, ils ont occupé un poste avancé de grenadiers situé dans un boyau de communication qui reliait notre nouvelle ligne avec la tranchée ennemie. Se trouvant nez à nez avec les Boches, ils se sont défendus superbement à ce poste des plus dangereux et des plus importants pour le maintien de la position.
« *J'ai été heureux d'obtenir : pour Combarrieu, la Médaille militaire ; pour Maison, une citation à l'Armée. » (Lieutenant Emboulas.*)

Vers 16 heures, le bataillon essaie de progresser, mais cette attaque ne peut réussir par suite du barrage de grenades et de mitrailleuses.
Dans l'après-midi, le 1er bataillon du 4e bavarois, qui a beaucoup souffert, est relevé par le 2e bataillon du même régiment ; on voit les groupes s'infiltrer dans le terrain en avant, de trous d'obus en trous d'obus. Ces mouvements non encore expliqués, font croire à une contre-attaque et, comme le bataillon est très fatigué et n'a plus qu'un faible effectif, des renforts sont demandés. Le bataillon reçoit du colonel commandant la première ligne l'ordre de tenir coûte que coûte. Une contre-attaque ennemie, baïonnette au canon, est arrêtée par un tir de barrage.
Nos lignes sont violemment bombardées toute la journée ; notre artillerie riposte vigoureusement. Dans la soirée, le bataillon est enfin renforcé par une compagnie du 228e.
A 22 h 30, une contre-attaque boche contre la tranchée de Montbrison est repoussée.

Le 14, le bataillon s'organise sur les positions enlevées la veille.

Le 15, il déclenche, à 4 h 30, une nouvelle attaque contre la tranchée Lecourt. Mais les Allemands sont sur leurs gardes ; ils empêchent la réussite de l'opération par un barrage de grenades et de mitrailleuses. Quelques hommes seulement arrivent jusqu'à la tranchée Lecourt, mais ne peuvent s'y maintenir. La journée se passe sans incident sur les positions qui sont consolidées.
« La situation dans ce secteur est la plus pénible que j'ai connue durant la campagne. Position très dure à enlever et, surtout très difficile à défendre ; le tout compliqué par un ravitaillement

en vivres et en munitions presque impossible. Terrain jonché de cadavres. Organisations détruites. Travaux presque impossibles. Liaisons très difficiles. » (Lieutenant **EMBOULAS**.)
Enfin, dans la nuit du 15 au 16, le 5e bataillon est relevé et vient cantonner à Belleray.
Ainsi, pendant sept jours, le bataillon avait fourni trois attaques, dont deux victorieuses, et résisté à toutes les entreprises de l'ennemi malgré le danger de mort permanent, malgré notre état de fatigue extrême, malgré nos privations de toutes sortes. Nous n'avions aucun aliment chaud, ni soupe, ni café ; nous avons vécu pendant huit jours avec un peu de pain, de fromage, de chocolat et quelques sardines. L'eau était rare, dans cette atmosphère empestée. Les corvées de ravitaillement subissaient chaque nuit hélas, de lourdes pertes.
« Ce que firent les soldats du 5e bataillon en cette circonstance, les mots me manquent pour le dire. » (Capitaine Ané.)

OPÉRATIONS DU 6e BATAILLON

Le 6e bataillon, commandé par le commandant **BERJONNEAU**, quitte Haudainville dans la nuit du 5 au 6 et vient occuper les abris Marceau.
Le 6, ainsi que nous l'avons vu précédemment, il détache au 5e bataillon le peloton **PARET**, de la 23e compagnie, pour remplacer, à la 18e compagnie, le peloton **MACHET**, chargé d'une mission spéciale.
Ce même jour, le colonel commandant la première ligne au poste de commandement des Carrières, reçoit l'ordre de pousser en avant à la grenade, en profitant de l'échec subi par l'ennemi, dont les réserves ne peuvent intervenir, en raison d'un tir intense d'obus asphyxiants sur ses derrières. L'ordre prescrit d'assurer la liaison à gauche avec la 135e brigade et à droite avec le 4e bataillon du 220e ; cette dernière liaison surtout a la plus grande importance.
Pour assurer l'exécution de ces ordres, le 6e bataillon du 220e, mis à sa disposition, se rend en première ligne. La 22e compagnie est chargée d'assurer la liaison prescrite avec le 4e bataillon du 220e au Triangle. La compagnie se place face à son objectif (nord-ouest du Triangle), progresse par bonds, couverte par des patrouilles, s'empare d'une mitrailleuse et s'établit sur la ligne indiquée, assurant la liaison prescrite.
Les autres unités du bataillon renforcent le 288e à Vaux-Chapitre, à l'aile gauche de la ligne. Le commandant **BERJONNEAU** prend le commandement de cette aile.

Dans la nuit du 6 au 7, le combat à la grenade, soutenu par l'action des mitrailleuses, s'engage vers 2 h 30 et se prolonge jusqu'à la pointe du jour. Il est très dur. L'ennemi est bien armé, riposte à coups de grenades et de mitrailleuses et ne recule que pas à pas.
Au jour, la droite du bataillon a progressé de 100 mètres, la gauche (23e compagnie) s'est emparée des éléments de tranchées situés entre la tranchée de Bavière et la tranchée de Montbrison. Le sous-lieutenant **LAFFORE** est tué ; les lieutenants **LAFON** et **LARROCHE** sont blessés.

Le 7, le bataillon reste terré sur les positions conquises. Le combat à la grenade reprend à la chute du jour et se poursuit toute la nuit du 7 au 8. Au cours de cette lutte, la droite du bataillon continue à progresser ; la gauche, devant une puissante organisation de l'ennemi et malgré une préparation intense par obus V. B. ne peut déboucher de la tranchée qu'elle occupe.

Le 8, un nouveau projet d'attaque à la grenade pour la nuit suivante est élaboré par le chef du 6e bataillon et soumis au colonel commandant la première ligne ; mais l'état-major du bataillon, le peloton de la 23e compagnie, la 6e compagnie de mitrailleuses sont relevés dans

la nuit du 8 au 9 et se rendent à Belleray le 9 au soir. Les 21e et 22e compagnies sont relevées dans la nuit du 10 au 11 et vont cantonner à Belleray.
Dans la nuit du 17 au 18, le 6e bataillon se rend aux travaux à faire en première ligne. Durant les nuits des 18, 19, 20 et 21, la 21e compagnie creuse un boyau allant de la batterie de l'Est de Souville au poste de commandement des Carrières ; les 22e et 23e compagnies travaillent au boyau reliant la Poudrière aux Carrières, par la Chapelle Sainte-Fine.

Dans la nuit du 22 au 23, le 6e bataillon va cantonner à Belleray et s'embarque le 24 à Nixéville, pour Trémont, où il retrouve l'état-major et les autres unités du régiment.
Ses premiers éléments s'étant engagés dans la nuit du 4 au 5, le 220e a donc, trois semaines durant, fourni un effort qu'on ne saurait trop admirer. Soit dans la conquête des puissantes organisations ennemies, soit dans la défense des positions enlevées, soit dans l'organisation des nouvelles lignes et de leurs communications avec l'arrière, les héroïques poilus du régiment, commandés par un chef éminent et encadrés par des officiers stoïques, ont fait preuve d'un courage et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge.
Mais, hélas, combien était petit le nombre de ceux qui, retirés de la lutte, allaient jouir enfin de quelques journées de repos ; combien de cadavres jonchaient le chaos sinistre de la position de Vaux-Chapitre. Et, dans les hôpitaux de l'arrière, combien de blessés glorieux témoignaient de l'acharnement de la lutte et de la bravoure de l'admirable 220e.

Au cours de cette période épique, le régiment avait perdu :
22 officiers (dont 9 tués et 3 morts de leurs blessures) ;
822 hommes de troupe (dont 139 tués).
« On s'explique que la foule tombe à genoux au passage des glorieux fantassins qui sauvèrent Verdun. Le 220e régiment d'infanterie y avait brillamment rempli tout son devoir. » (Capitaine Ané.)

LE BOIS LE PRÊTRE

Le 2 octobre 191 6, la 67e division relève la 129e division dans le secteur du Bois Le Prêtre. La 133e brigade, occupant le demi-secteur de droite, fait alterner en première ligne ses deux régiments, le 214e et le 220e.
Cette situation allait durer jusqu'au 30 juin 1917, soit pendant tout près de neuf mois.
« Ce secteur était relativement tranquille ; mais il y avait néanmoins, quelques hommes tués chaque jour, soit par les obus, soit par les bombes de minemverfer, soit par les grenades à ailettes. Les lignes ennemies étaient très rapprochées, à 15 mètres au secteur « Mouchoir ». Le régiment s'est fait remarquer par son ardeur au travail dans l'organisation défensive très serrée, des divers secteurs du Bois Le Prêtre dont la défense lui avait été confiée. » (Capitaine Ané.)

Voici les principaux faits d'armes qui furent accomplis par le régiment durant l'occupation de ce secteur :
Le 24 octobre, à l'occasion d'une concentration de feux d'artillerie, sur le sous-secteur Haut-de-Rieupt, une reconnaissance, composée du sous-lieutenant **GUIN**, de quatre sous-officiers, six caporaux et quinze soldats, est lancée à 15 h 15 contre un petit poste allemand situe à une trentaine de mètres en avant de nos lignes et où des bruits suspects de travaux de sape ont été récemment entendus. Profilant du désarroi causé dans les lignes allemandes par nos tirs d'artillerie, la reconnaissance, couverte à droite et à gauche contre des postes avancés voisins, pénètre dans le petit poste, le trouve inoccupé, reconnaît l'existence d'une sape s'avançant vers nous, longue d'environ 5 mètres, mais où les travaux sont arrêtés, s'empare du matériel

(périscopes, grenades, etc.) et rentre dans nos lignes sans que l'ennemi surpris ait eu le temps de l'inquiéter autrement que par quelques coups de mitrailleuses et quelques grenades à fusil qui ne causent aucune perte.
Quelques instants après, de violentes représailles par minemverfer, déclenchées sur tout le secteur, blessent une douzaine d'hommes dans nos lignes.

Le 16 mars 1917, au commencement de la nuit, le groupe franc du 5e bataillon exécute un coup de main heureux sur plusieurs petits postes ennemis.

Le 17 mars, à 4 heures du matin, l'ennemi tente à son tour un coup de main de grande envergure. « On a évalué l'effectif à 200 ou 300 hommes. Après un violent bombardement d'un quart d'heure, la 14e compagnie, qui occupait le C. R. de Feligonde (droite de la Croix des Carmes) est submergée. L'adjudant **PICOUT** réussit à lancer une fusée rouge (demande de barrage). Il est temps que le barrage arrive, car les premiers éléments ennemis arrivent à proximité du poste de commandement du commandant de compagnie. Le barrage fait rage ; l'ennemi s'enfuit en laissant sur le terrain de nombreux morts et blessés, des munitions et du matériel. Avec de tels préparatifs, il y a lieu de supposer que l'ennemi avait l'intention de conserver le terrain. » (Lieutenant Vitcoq.)

Dans la nuit du 26 au 27 avril, les groupes francs du régiment à l'effectif d'une centaine d'hommes, sous le commandement du capitaine **BUSNEL**, exécutent un coup de main sur les positions ennemies au nord du C. R. Provence et pénètrent jusqu'à la deuxième ligne. De nombreux Boches sont tués ou ensevelis dans un abri que l'on fait sauter et un prisonnier du 382e I. R. est ramené dans nos lignes par le détachement qui n'a subi aucune perte.

Dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, le régiment est relevé sur ses emplacements du Bois Le Prêtre par le 9e zouaves (du 20e corps d'armée) et se rend à Dieulouard.
Le lendemain, il est relevé par des camions-automobiles et transporté à Tonnoy (Meurthe-et-Moselle) où il cantonne.

---o---

Ancestramil

LE CHEMIN DES DAMES

La Bataille de la Malmaison

Le 18 juillet, le régiment s'embarque en chemin de fer à Bayon et débarque le lendemain à Longpont (Aisne).
Il demeure jusqu'au 19 août dans la région d'Oulchy-le-Château et de Soissons. Durant cette période, les compagnies travaillent à l'établissement de voies de 0 m 60, tandis que le groupe de pionniers du régiment établit des abris blindés.

OCCUPATION DU SECTEUR DE LA ROYÈRE

Dans la nuit du 19 au 20 août, le régiment commence à relever, dans le secteur de la Royère (Epine de Chevrigny), le 9e groupe de chasseurs alpins. La relève s'achève la nuit suivante. Le régiment a alors deux bataillons en ligne, un en réserve. Dès les premiers jours, l'artillerie boche nous cause des pertes, car dans ce secteur, qui n'a jamais connu le calme, les bombardements sont très fréquents.

Le 23 août, une tentative d'attaque de l'ennemi sur la 18e compagnie, occupant la gauche du secteur Berry, et contre le secteur Champagne voisin, est enrayée par nos feux d'infanterie et d'artillerie.
« Le 22 septembre au matin, vers deux heures, un gros coup de main est exécuté sur la 18e compagnie par une ‘stosstruppe’ de la garde prussienne. Grâce au sang-froid d'une équipe de fusils-mitrailleurs de la 3e section et surtout du tireur de cette équipe, le soldat **GROLLEAU**, les~Boches, qui nous avaient tournés et qui se présentaient à la fois devant la Gargousse et dans notre dos, furent arrêtés dans leur élan. Par une contre-attaque immédiate à la grenade, nous réussîmes à les rejeter de la tranchée en leur infligeant des pertes. » (Lieutenant Rollin.)
« Dans les premiers jours d'octobre, l'ennemi fait un coup de main sur le 6e bataillon et nous prend quelques hommes. Immédiatement, le sous-lieutenant **GOURRUT** réunit quelques hommes du corps franc et, malgré le barrage, pénètre dans les lignes ennemies, délivre les prisonniers français et ramène trois Allemands. Le sous-lieutenant **GOURRUT** a été, pour ce fait, cité à l'Ordre de l'armée. » (Lieutenant Vitcoq.)

La période du 7 au 17 octobre fut particulièrement pénible par suite de l'état du secteur, transformé par les pluies en cloaques de boue. Les compagnies en ligne ont eu, de plus, à subir la violente réaction d'un ennemi qui s'attendait à notre attaque.

LA BATAILLE DE LA MALMAISON

Durant la seconde quinzaine d'octobre, allaient se préparer et se dérouler les brillantes opérations dont l'ensemble est connu sous le nom de bataille de la Malmaison. L'attaque conçue par un commandement d'élite, préparée par une puissante artillerie, soutenue par de nombreux chars d'assaut qui, pour la première fois sur le front français paraissaient dans un combat, exécutée avec enthousiasme par nos héroïques poilus allait avoir pour résultat immédiat de nous rendre maîtres de l'ensemble des pentes nord de la vaste croupe couronnée par le fort de la Malmaison et subséquemment d'obliger les Boches, pris d'enfilade, à évacuer jusqu'au thalweg de l'Ailette le glacis septentrional du Chemin des Dames.

Mémorial

Face à la ferme de la Royère, le 220e formait le pivot de l'attaque et remplissait un rôle, non pas de premier plan sans doute, mais d'une grande importance cependant : le régiment devait en effet, par une vive activité, attirer sur lui une partie du feu et des effectifs ennemis et empêcher en outre les contre-attaques de se déclencher dans le flanc de nos troupes assaillantes.
Pendant la période préparatoire de l'attaque (18 au 23 octobre) les compagnies de première ligne évacuent la ligne de surveillance pour permettre à notre artillerie de prendre sous son feu les organisations avancées de l'ennemi. La garnison de notre première ligne est donc reportée sur les lignes de doublement et de résistance où, sans abri, elle subit les intempéries et elle souffre de la réaction de l'ennemi.
Cependant nos fantassins harcèlent constamment l'adversaire et de nombreuses incursions sont faites dans les lignes allemandes pour s'assurer que l'ennemi occupe toujours ses tranchées et constater les résultats de nos tirs de destruction.

Le 23 octobre, à 5 h 15, l'attaque est déclenchée. Le 6e bataillon occupe le quartier Auvergne ; le 5e bataillon occupe le quartier Berry ; le 4e bataillon est en réserve. Les éléments de première ligne partent réoccuper leurs emplacements primitifs.
« En arrivant à l'endroit de ce qui avait été la Gargousse, je répartis mes hommes à gauche et à droite de l'ancien boyau des Vorages. Un quart d'heure après, une quinzaine de mes hommes étaient hors de combat : les uns atteints par éclats d'obus, les autres (pour la plupart) par balles. Une mitrailleuse allemande en effet, s'était postée au moment où nous nous installions, à une centaine de mètres de la Gargousse. Le sergent Brun, un ancien du 220e, à peine arrivé dans son trou d'obus, se mit à tirer sur les mitrailleurs ennemis. Il en descendit trois les uns après les autres.
Il s'apprêtait à descendre le quatrième, mais celui-ci le prévint et une balle atteignit le sergent Brun à la tempe. Il eut la force d'épauler de nouveau et tua son quatrième Boche. Il vint alors vers moi et me dit : « Mon lieutenant, je suis blessé ; me permettez-vous de partir ? » En voyant sa blessure, je lui dis de partir immédiatement, craignant qu'il ne tarde trop à se faire soigner et très étonné de le voir debout malgré sa blessure. Alors avant de partir, il se retourne vers quelques jeunes qui se trouvaient près de moi :
« Allons du courage, les enfants. On les tient : Vive la France. »
« A notre gauche, l'attaque avait bien réussi. » (Lieutenant Rollin.)

Une reconnaissance à l'effectif de 30 hommes, commandée par le sous-lieutenant **GOURRUT**, pénètre dans la tranchée de la Balle et après un combat acharné à la grenade, ramène des prisonniers.
Le 5e bataillon, qui avait appuyé par son feu la progression du 283e régiment d'infanterie, est chargé de l'exécution d'un boyau reliant notre ancienne ligne de surveillance à la tranchée de la Ferme, nouvellement conquise.
A 16 h 20, on signale une infiltration ennemie pouvant laisser supposer une contre-attaque en avant de nos lignes. Un tir de barrage est déclenché et disperse ce rassemblement. La nuit est relativement calme ; l'ennemi ne réagit que faiblement.

Le 24 et le 25, des reconnaissances sont exécutées en avant de notre front pour s'assurer que l'ennemi n'a pas fait un mouvement de recul. Toutes ces reconnaissances signalent les lignes allemandes comme tenues normalement. Le sous-lieutenant **PARET** est blessé.
Cependant notre artillerie continuait le marmitage des positions encore tenues par les Boches à proximité immédiate de nos lignes.

« Pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi du 24 une pièce de 75 tira tout le temps trop court sur le secteur de ma section. J'avais placé une équipe de fusil-mitrailleur dans un gros trou d'obus de 155 français, en face de l'ancien boyau Bechade (qui reliait autrefois les deux lignes ennemies). Il n'avait pas été complètement bouleversé et offrait un magnifique défilement pour une contre-attaque venant de la Royère. Dans la matinée, plusieurs 75 tombèrent tout près de mes deux fusiliers, **BOUSSETON** et **VALLAND**, deux jeunes de la classe 1917, derrière, à côté et devant. Vers 10 heures, un obus tombe en plein au milieu du trou de 155. Heureusement, ils avaient fait un parados assez élevé et ainsi ils ne furent pas touchés. J'allai les trouver et les mettre un peu sur la droite. Comme les obus continuaient toujours à tomber, j'allai les voir de nouveau un moment après et quel ne fut pas mon étonnement en voyant mes deux petits poilus revenus dans le trou de 155. Comme je les attrapais un peu de s'être remis là, ils me répondirent : « *Oh, mon lieutenant, c'est que de l'endroit où vous nous aviez placés tout à l'heure, on ne peut pas bien surveiller le boyau Bechade et les Boches pourraient facilement s'y glisser ; alors nous sommes revenus ici* ». *Je fus très ému par ces deux jeunes braves qui restèrent ainsi jusqu'à la fin de la journée bien que les 75 tombassent tout autour d'eu*x. » (Lieutenant Rollin.)

Dans la matinée du 26 octobre, on ne signale aucun mouvement dans les lignes ennemies.
A midi, une reconnaissance commandée par le sous-lieutenant Rollin est envoyée sur la ferme de la Royère ; elle trouve les tranchées abandonnées et s'y installe. Ordre est donné au 5e bataillon de se porter en avant. Le 6e bataillon suit le mouvement en pivotant sur la droite. Nous tenons tout le plateau du Chemin des Dames à 14 heures. Le capitaine **BUSNEL** et le sous-lieutenant Rollin sont blessés.
Une reconnaissance d'un peloton, commandée par le sous-lieutenant **EXCOFFIE**, est envoyée sur le moulin Didier. Cette reconnaissance trouve le moulin abandonné et s'y installe en grand-garde.

Dans la matinée du 25 au 26, des patrouilles lancées par cette grand-garde ramènent 12 prisonniers appartenant à trois régiments différents (dont le 5e T. R. de la garde à pied).
Dans la journée du 27, des reconnaissances sont envoyées dans la direction du moulin Henri et du pont Coupé, avec mission de reconnaître dans quelles conditions on peut traverser le canal de l'Ailette.
Ces reconnaissances se heurtent à des détachements ennemis importants ; elles combattent, faisant subir à l'ennemi des pertes sérieuses, mais elles ne peuvent le contraindre à évacuer le bois entre la Cendrière et le canal.

Entre temps, ordre était donné de préparer un détachement de 60 hommes sous les ordres du lieutenant **MACHET**, pour franchir (de vive force si cela était nécessaire) le canal et faire une reconnaissance sur Chevrigny. Cet ordre est rapporté, mais un poste est détaché à la lisière sud de la Cendrière pour constituer, avec le poste envoyé au moulin Didier, une ligne de surveillance avancée.
Le 28 octobre, les bataillons organisent le terrain conquis. Dans la nuit du 28 au 29 octobre, le régiment est relève par le 315e et va cantonner dans la région de Braisne.

LA DISSOLUTION

Jusqu'au 17 novembre, le régiment séjourne dans la région de Saponay, se repose, s'exerce et s'instruit.

Le 18 novembre soir, le 220e monte au secteur de Braye-en-Laonnois et tient avec un bataillon le C. R. Malval.
Ce secteur est assez calme, mais n'est pas organisé, car il a été enlevé à l'ennemi quelques jours auparavant.
Après douze jours de ligne, le 30 novembre, le régiment est relevé par le 283e et va au repos à quelques kilomètres au sud de Braines.
Là, en exécution d'une circulaire du G. Q. G., en date du 26 novembre, il est procédé à la dissolution du régiment. La majeure partie de ses effectifs passe aux deux autres régiments de la division : les 283e et 288e. Le reliquat est réparti entre les 4e, 56e, 74e, 134e, 317e, 324e, 330e, 366e régiments d'infanterie, 1er régiment de zouaves et 2e régiment mixte de zouaves et tirailleurs.
« Le spectacle de cette dissolution reste pour moi inoubliable comme, du reste, pour tous ceux qui y ont assisté. En effet, officiers et hommes pleuraient en voyant ce beau régiment démembré et dispersé dans tant d'autres régiments. Car nous tous considérions le 220e régiment d'infanterie comme une vraie et grande famille, à la tête de laquelle se trouvait un chef vénéré. » (Lieutenant Rollin.)

Le 3 décembre, le colonel **CLANET** réunit pour la dernière fois tous ses officiers et, d'une voix que l'émotion étranglait, il leur lut son dernier ordre, du régiment :
OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS DU 2206,
« Notre beau régiment meurt aujourd'hui... Et la douleur que nous éprouvons tous est de celles qui ne veulent pas être consolées. Car, ayant vécu, ayant combattu ensemble de longues années de guerre, c'est dans l'épreuve du feu que nous avons lu dans le fond de nos âmes, que nous avons pénétré dans celles de nos camarades, de ceux qui vivent, de ceux aussi qui sont morts.
C'est là, sous le feu, que s'est scellée cette affection solide qui, j'en ai aujourd'hui plus que jamais la certitude, nous unit tous et faisait de notre régiment une belle, une noble famille.
C'est là aussi, sous le feu, qu'il nous a été donné de comprendre toute la valeur du sacrifice si vaillamment consenti par ceux qui sont tombés.
Et ce corps si uni va se dissocier.
Nous allons être séparés, dispersés.
Mais l'amertume de cette séparation ne doit pas jeter dans nos cœurs le découragement.
Il ne faut pas que nos morts puissent se croire trahis par nous.
Ils le seraient, si nous laissions leur tâche inachevée.
Dans les milieux nouveaux où chacun va désormais vivre, nous voudrons rester dignes d'eux, dignes du drapeau qui a présidé à nos combats ; et nous consacrerons toutes nos forces, sans arrière-pensée, au Devoir.
Ce sera le meilleur hommage que nous pourrons rendre à la mémoire de notre 220e. Ce sera aussi la meilleure récompense de votre colonel qui, à votre tête pendant plus de trois ans, a vécu les plus belles heures qu'un chef puisse envier.
Il vous fait ses adieux les plus cordiaux et vous donne à tous, ses braves compagnons de combat, l'accolade la plus affectueusement fraternelle.
O morts d'Eton, d'Osches, d'Ippécourt, de la Selouze, du Mort-Homme, de Béthincourt, de Vaux-Chapitre, du Bois Le Prêtre, du Chemin des Dames, vous tous qui, nous le savons, combattez encore dans l'Au-Delà avec nous, nous vous le jurons, voire sacrifice ne restera pas vain ; vos semailles d'héroïsme germeront entre nos mains.
Et toi, noble Drapeau du 220e, va là-bas montrer à ceux qui nous connaissent les pages de gloire que tes enfants ont inscrites dans tes plis soyeux.

Nous te saluons, le cœur meurtri, mais pleins d'une légitime fierté et, tous, nous te jurons de rester, là où nous allons continuer notre labeur, dignes de Toi. »
Par l'ordre suivant, daté du 1er décembre, le général Savy, commandant la 67e division, faisait ses adieux au brave 220e.
« Pour des raisons que nous n'avons pas à connaître, l'autorité supérieure a dû prononcer la dissolution du 220e régiment d'infanterie.
Au nom de toute la division et en son nom personnel, le général Savy, commandant la 67e division d'infanterie, tient à affirmer au colonel Clanet, qui commande ce beau régiment depuis plus de trois ans, ainsi qu'à tous les officiers, sous-officiers et soldats sous ses ordres, que leurs regrets de quitter la 67e division sont partagés par leurs camarades de combat de plus de trois ans de guerre.
Le 220e régiment a eu sa part des fatigues, des dangers, des pertes et de la gloire de la 67e division. Il a, par l'héroïsme qu'il a déployé à Verdun, sur la rive gauche de la Meuse, au mois de février 1916, largement contribué à faire décerner à la division une citation à l'Ordre de l'armée[1].
Enfin, à la bataille de la Malmaison, son rôle plus obscur que celui des autres régiments, n'en a pas moins été utile.
Avec de tels souvenirs communs, on ne se sépare pas sans un profond serrement de cœur. Mais il faut s'incliner devant des ordres donnés pour des raisons d'ordre supérieur et ne songer qu'au service de la Patrie.
Un certain nombre de gradés et soldats du 220e vont passer dans les deux autres régiments de la division ; ils savent qu'ils seront cordialement accueillis par leurs camarades de combat des 283e et 288e régiments. Ceux qui vont dans d'autres corps garderont le souvenir de la 67e et en conserveront les traditions de Discipline, de Courage et d'Honneur. »
Le général commandant la 67e D. I., (Signé) : SAVY.

****

Ancestramil

[1] Le 20 septembre 1916, le 5e bataillon du 220e régiment, sous les ordres du colonel Clanet, a été cité à l'Ordre de l'armée.